

## Pierre-Ange Vieillard: Ourika, stances élégiaques

C'en est donc fait ! ... elle est évanouie,  
L'illusion dont s'enivrait mon cœur !...  
Il est détruit, le charme de ma vie...  
Et l'existence est, pour moi, la douleur.  
Dès le berceau, jouet d'un sort barbare,  
C'est pour souffrir que je reçus le jour...  
Toi que j'aimais, ton hymen nous sépare ;  
L'espoir n'est plus, et je garde l'amour.

Triste Ourika !... sous le brûlant tropique,  
Un ciel d'airain me noircit de ses feux.  
Malheur, malheur aux enfans de l'Afrique !  
L'exil, l'opprobre et les fers sont pour eux.  
L'Européen, dans son mépris sauvage,  
De l'homme, en nous, flétrit la majesté,  
Et, sur nos fronts voués à l'esclavage,  
Son doigt cruel grave l'adversité.

Beauté, fortune, idoles tyranniques  
Dont l'ascendant s'empare de nos vœux,  
Prismes brillans, dont les reflets magiques

Charment le cœur, en fascinant les yeux,  
De la vertu, des talents, du génie,  
Avec orgueil, vous usurpez les droits.  
L'Amour n'est plus l'arbitre de la vie,  
Et son injure a signalé vos lois.

Ah ! la couleur qui souille mon visage,  
Symbole affreux de honte et de malheur,  
A-t-elle donc, en moi, détruit l'image  
Du même dieu que je trouve en mon cœur ?  
Sans l'abaisser, de sa main paternelle,  
Comme toi, Charles, il daigna me former :  
Mon âme, aussi, mon âme est immortelle,  
Et je le sens, au besoin de t'aimer.

T'aimer !... toujours... oui, c'est ma destinée...  
C'est mon devoir ; j'accomplirai sa loi...  
Que dis-je, hélas, amante infortunée,  
Charles aime aussi, mais une autre que moi !...  
De cette ardeur qui dévore mon âme  
Pour Anaïs, il ressent tous les feux...  
Et, de leurs jours, Dieu consacrant la trame,  
Va leur offrir le partage des cieux.

Et moi, long-tems sa sœur, sa sœur chérie,  
Qui partageai les jeux de son berceau,  
D'amers pensées et de larmes nourrie,  
Seule, je vais marcher... vers le tombeau.  
Mourir... voilà mon partage.

Ici, sans toi, je ne pourrais rester :  
Un seul effort étonne mon courage,  
Et cet effort, Charles, est de te quitter.

Ah ! qu'ai-je dit !... quelle erreur ! quel blasphème !  
Moi, te quitter !... moi, cesser de te voir.  
Par mille nœuds unie à ce que j'aime,  
Ne suis-je pas, ingrat, en ton pouvoir ?  
Au trait mortel, pour dérober ma tête,  
Je pars en vain... je t'emporte avec moi.  
Je t'appartiens ; ma vie est ta conquête ;  
J'agis, je pense et je respire en toi !

D'un doux passé ravissantes images,  
De vos erreurs caressez mon sommeil,  
Et de mes jours, pour calmer les orages,  
Restez encore, restez à mon réveil.

En quelque lieu que mon destin me guide,  
Unique objet de mes songes divers,  
Qu'à tous mes pas ton souvenir préside,  
Pour enchanter les plus âpres déserts !

L'ardeur brûlante en mon sein allumée  
Insulte aux vœux de la société ;  
Mais cet amour dont je suis consumée,  
Qui l'a produit ? est-ce ma volonté ?...  
De tes décrets, déplorables victimes,  
Monde cruel, tel est donc notre sort !  
A tes regards nos penchans sont nos crimes ;  
Tu les fais naître... et nous donnes la mort.

Scène du monde, insidieux théâtre  
De vains plaisirs, de durables chagrins,  
Je t'abandonne à la foule idolâtre  
Qui t'a livré ses frivoles destins.  
Siècle mobile, où j'usurpai ma place,  
Dont le caprice accueillit mes succès,  
Ton froid dédain contemple ma disgrâce,  
Et nos adieux te laissent sans regrets.

C'est sans regrets, aussi, que je te quitte ;  
Mon cœur est las de tes futilités :  
L'obscur intrigue et la fraude hypocrite,  
L'ont indigné de leurs prospérités.  
Loin, loin de moi le crime de l'envie !  
Dans tous les rangs j'adore les vertus :  
D'un culte pur j'honore le génie...  
Partant hélas ! je les vois méconnus.

Un nœud bien fort m'attachait à la terre ;  
Il est rompu... par un autre que moi ;  
Et désormais mon âme solitaire,  
Morte à l'espoir, ne vit que par la foi.  
Aime Anaïs, ta belle et noble épouse,  
Charles, Ourika, dont tu reçus l'adieu,  
De vos liens ne sera plus jalouse...  
Et, pour rival, je vais te donner Dieu.